

Daniel, qui se dirigeait vers la porte, revint sur ses pas, épouvanté. Il aperçut son ancien ami à terre, inanimé. Il poussa une exclamation involontaire, puis il se précipita sur lui. Roustan avait la tête fendue. Il n'avait pas jeté un cri, ni fait un mouvement. Daniel sentit ses cheveux se hérissier sur son crâne.

—Dieu ! bégaya-t-il, est-ce que je l'aurais tué ?

Il essaya de le soulever. Le sang chaud inonda ses mains, sa poitrine. Le banquier ne donnait plus signe de vie. Daniel, terrifié, hors de lui, pensa aussitôt à sa femme et ses enfants, que son crime allait déshonorer. C'en était fait de son nom, de leur avenir, de leur bonheur.

Assassin, lui !

—Je suis perdu, bégaya-t-il.

Il resta quelques secondes comme pétrifié, puis son œil s'éclaira.

—Ils ne sauront rien. On ne saura rien jamais. Je ne leur ai pas écrit. Ils me croient mort. Comme j'ai eu raison d'attendre.

Et, sous le coup de cette idée, il se précipita hors du cabinet. Nous avons vu ce qui s'était passé ensuite, comment le malheureux avait été pris, emprisonné, emmené au milieu d'une foule nombreuse qui menaçait de le mettre en pièces, croyant dans son ignorance de foule, faire un acte de justice.

VIII

La nouvelle du crime du boulevard Sébastopol, comme on l'appelait, dans les journaux, l'assassinat de M. Roustan, avait plongé Paris dans la stupeur et presque dans l'effroi. Ce meurtre, commis à quatre heures de l'après-midi, dans une maison pleine de monde, sur une des voies les plus fréquentées de la capitale, dénotait chez son auteur une audace inouïe. Pour tout le monde, le mobile du crime était le vol. Tous les jours, le juge d'instruction faisait appeler l'inconnu, et tous les jours, ce dernier lui faisait les mêmes réponses.

—Vous ne sauriez rien !

—Pourquoi ?

—Parce que je ne veux rien dire.

—Parce que vous êtes un repris de justice et que vous avez peur que votre passé n'aggrave votre position.

—Je ne suis pas un repris de justice.

—Pourquoi avez-vous assassiné M. Roustan ?

—Si je vous disais le mobile qui m'a fait agir, je serais obligé de vous dire qui je suis. . .

—Parce que vous l'avez tué pour le voler et que vous ne voulez pas l'avouer !

—Je ne suis pas un voleur.

—Vous paraissez être un homme intelligent. Vous avez reçu une certaine éducation, vous devriez comprendre que vous aggravez singulièrement votre situation.

—Qu'on fasse de moi ce que l'on voudra !

Le magistrat découragé faisait emmener le criminel. Toutes les séances se passaient de la même façon.

Nous n'essayerons pas de peindre la physionomie du palais de justice, le jour où vint enfin le procès à sensation.

L'apparition de l'inconnu produisit une bonne impression. Un silence profond s'était fait instinctivement dans cette foule houleuse et pressée, entre les murs de la cour, comme des vagues entre des rochers. Et quand la voix du président, grave, un peu émue, s'éleva, ce silence devint si grand qu'il semblait éteindre tous les bruits, tous les murmures du dehors.

—Levez-vous, dit-il à l'accusé.

Celui-ci se dressa docilement sur son banc. Il était d'une taille moyenne, bien prise. On trouva que son visage avait de la distinction. Il baissait toujours les yeux, comme si le rayonnement des regards de la foule l'avait ébloui.

—Etes-vous décidé aujourd'hui à nous dire votre nom ?

• L'inconnu eut un tressaillement fébrile.

—Non, monsieur, répondit-il fermement.

—Réfléchissez bien aux conséquences de votre obstination ?

—C'est tout réfléchi !

—Asseyez-vous, on va vous lire l'acte d'accusation.

Il se laissa retomber sur le banc, entre les regards des municipaux qui l'entouraient. La lecture de l'acte commença. C'était un récit sec, exact du crime. Des détails cruels, mis en relief, firent passer des frissons dans l'assistance, modifiant pour un moment les dispositions du public. Après la narration de l'assassinat, suivant le compte rendu des efforts faits par le parquet pour retrouver l'identité du coupable, efforts restés stériles. Le président fit lever de nouveau l'accusé.

Le 7 juin dernier, commença-t-il, un homme est entré dans la maison de banque du boulevard Sébastopol. Il a demandé M. Roustan. Le garçon auquel il s'adressait l'a envoyé au premier étage, où se trouvait le bureau du banquier. Là, il s'est adressé à un autre huissier qui l'a introduit, au bout d'un instant, près de M. Roustan. Cet homme, c'était vous ?

—Oui, monsieur.

—Vous connaissiez M. Roustan ?

—Je le connaissais.

—En effet ; après vous avoir dit *vous*, d'abord, M. Roustan vous a ensuite *tutoyé*, quand vous lui eûtes dit : " Tu ne me reconnais pas ? "

—C'est exact.

—Vous étiez l'ami de M. Roustan ?

—Je l'étais.

—Depuis combien de temps le connaissiez-vous ?

—Je ne puis pas le dire.

—Comment l'aviez-vous connu ?

—Je ne le dirai pas.

—Étiez-vous brouillé avec lui ?

—Non, pas à ce moment.

—Vous veniez lui demander une explication, peut-être ?

—Peut-être.

—Vous avez eu une altercation ?

—Peut-être.

—Il vous devait de l'argent ?

—Je ne puis pas répondre.

—Cependant, c'est important à savoir pour votre défense.

—Je ne tiens pas à me défendre. Ce que je veux, c'est en finir au plus vite, pour éteindre le bruit qui se fait autour de moi, et pour disparaître.

—Vous avez un très grand intérêt à ne pas être reconnu ?

—Très grand.

—Vous êtes d'une bonne famille ?

—Je ne puis pas répondre.

—Comment avez-vous commis le crime ?

L'accusé garda le silence.

—De quel instrument vous êtes-vous servi ?

—Je n'avais aucun instrument.

—On a cru reconnaître à la tête une plaie faite avec un couteau.